ARLL
4/18

Exemplaire avec corrections pour les Oeuvres Complètes

Albert GIRAUD

II

LA FRISE EMPOURPRÉE

~~La Guirlande des Dieux~~

~~Le Sang des Roses~~

15

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR
58, RUE COUDENBERG
1912

VII

La Frise empourprée

~~*La Guirlande des Dieux*~~

~~*Le Sang des Roses*~~

DU MÊME AUTEUR

Le Scribe	Bruxelles, Hoffsteyn, 1883.
Pierrot Lunaire	Paris, Lemerre, 1884.
Le Parnasse de la Jeune-Belgique . .	Paris, Vanier, 1887.
Hors du Siècle (première partie) . . .	Paris, Vanier, 1888.
Pierrot Narcisse	Bruxelles, Lacomblez, 1891.
Les Dernières Fêtes	Bruxelles, Lacomblez, 1891.
Hors du Siècle (deuxième partie) . . .	Bruxelles, Lacomblez, 1894.
Hors du Siècle (édition définitive) . . .	Bruxelles, Lacomblez, 1897.
Héros et Pierrots	Paris, Fischbacher, 1898.
Victor Hugo	Bruxelles, Weissenbruch, 1902.
Alfred de Vigny	Bruxelles, Weissenbruch, 1902.
Anthologie des Ecrivains belges . . .	Bruxelles, Dechenne, 1908.
La Guirlande des Dieux (ouvrage couronné par l'Académie française) . . .	Bruxelles, Lamertin, 1910.

ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES BELGIQUE

Albert GIRAUD

LA FRISE EMPOURPRÉE

La Guirlande des Dieux

~~*Le Sang des Roses*~~

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR
58, RUE COUDENBERG
1912

LA FRISE EMPOURPRÉE

Paganisme immortel. es-tu mort ? On le dit
Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit

SAINTE-BEUVE

LA FRISE EMPOURPRÉE

O Dieux que l'on croit morts et tombés en poussière!
Je vous ai retrouvés en descendant en moi.
Il suffit que l'amour fasse un acte de foi
Pour que vous remontiez à la douce lumière!

Je vous ai réveillés de votre songe obscur;
Je vous ai replacés sur le front clair du temple,
Et seul je vous adore et seul je vous contemple
Quand vos gestes de marbre ennoblissent l'azur!

Mais en dormant en moi votre image sacrée
S'est colorée au sang qui fait battre mon cœur :
C'est pourquoi le fronton où trône votre chœur
Porte autour de sa grâce une frise empourprée !

PALLAS VENGÉE

Moi, Pallas aux yeux gris, protectrice d'Athènes,
Mère des oliviers, fileuse aux doigts savants,
Je vous dicte ces vers pour les derniers servants
Que j'aurai quelque jour chez les races lointaines.

Je ne ressemble pas à ces dieux parvenus
Qui ne se montrent point à la plèbe servile :
Je me mêle vivante au peuple de ma ville
Et suis familière avec les inconnus.

Qu'ils sont délicieux ! Jamais race plus souple
N'a mieux mimé sa vie et chanté son plaisir :
Comme l'homme à la femme au moment du désir,
Dans leur esprit la force à la grâce s'accouple.

La vigne qui mûrit là-bas, près du ciel bleu,
Leur verse un vin léger, pareil à leurs cervelles ;
Dans leur parler charmant tous les mots ont des ailes ;
Leur travail souriant est aisé comme un jeu.

Parfois, pour l'élever au plus haut de lui-même,
J'effleure le doux front d'un éphèbe qui dort,
Et pour le seul laurier tout à coup, sans effort,
Jaillit vers l'Acropole un merveilleux poème !

Mes aèdes heureux, à mon premier appel,
Deviennent des soldats que la gloire illumine :
Sophocle danse nu, le soir de Salamine,
Et sa danse sacrée éblouit l'Archipel !

O race de guerriers, d'orateurs, de poètes !
Si conforme à la vie, à la grâce des cieux,
Que les Dieux, contemplant ton miracle joyeux,
Sur ta chère cité penchaient leurs calmes têtes.

O race qui naquis du pays de clarté,
Incarnée à jamais dans ton œuvre sereine,
Le rire est ta vertu, la fable, ton haleine,
Et par toi le barbare a connu la Beauté !

Mais, hélas ! le temps vient où ma gloire s'éclipse :
Des Dieux nouveaux, couverts de sueur et de sang,
Dans le soir orageux passent en gémissant
Avec les chevaux blancs de leur Apocalypse !

D'affreux prophètes juifs souillent de leur odeur
La terre au nom divin qui fleurait l'ambroisie :
Sur mes autels brisés par les moines d'Asie
La Douleur qui grimace encense la Laideur.

Mon beau temple, où les voix des vierges se sont tues,
Hélas ! sert d'écurie aux soudards étrangers,
Et je vois succomber dans des bras passagers
Le peuple violé de mes blanches statues !

Et sur les bas-reliefs de mon clair Parthénon
Dont la face de marbre est comme un pur visage,
Rendant plus belle encor la beauté qu'il outrage,
[illegible], fait braquer le canon !
Un loge de marchands

Puis enfin lord Elgin,
[redacted] pour l'emmener captive,
Osé arracher [redacted] la frise au fronton amputé :
Avez-vous entendu le cri qu'elle a jeté
Lorsque la scie infâme a mordu sa chair vive?

Et maintenant encor, dans l'azur indigné,
Sous la pourpre du soir, vainement maternelle,
La voyez-vous pleurer, la blessure éternelle
Par laquelle autrefois tout mon rêve a saigné?

Mais au lieu de gémir sur l'Acropole morte,
Sur ma gloire offensée et mon nom désappris,
J'ai suivi dans l'exil les splendides débris
Et mon aile est mêlée au vent qui les emporte!

Et loin du sol natal, près d'une sombre mer,
Sous l'âpre ciel du Nord, lourd de brume et de pluie,
Dans l'île où le soleil est barbouillé de suie
J'ai veillé tendrement sur les fils de ma chair.

Et quand chez le barbare, [redacted] exposés
La foule les frôlait dans leur deuil outragé,
Étrangère comme eux, mon âme a partagé
Leur supplice muet dans les pâles Musées.

Mais l'esprit qui jadis palpitait dans leurs flancs
Et qui flotte autour d'eux comme une odeur lointaine
Pénètre quelquefois dans la pensée hautaine
D'un hardi jeune lord aux traits étincelants.

Et fouettés jusqu'au sang par leur plus fier poète,
Les ravisseurs de Dieux se frapperont le front
Lorsque sur mon rivage aux flots bleus ils verront
Byron m'offrir sa mort comme on offre une fête!...

Avec Gœtne et Schiller j'ai quelquefois erré
Sous les tilleuls en fleurs de leurs villes rhénanes,
Et leur ai gravement, un soir, loin des profanes,
Dévoilé tout à coup mon visage sacré.

Mais je garde à jamais la plus tendre mémoire
De cette Ile de France, où sont les saules gris,
De son âme rapide et de ce grand Paris
Dont les pieds sont baignés par un fleuve de gloire!

Là, souvent, oubliant le deuil qui m'accablait,
A mon caprice ailé changeant le cours des choses,
Comme j'ai doucement, parmi l'ombre des roses,
Sur les lèvres baisé La Fontaine et Musset!...

C'est ainsi que je t'ai, chez les races lointaines,
Dans les cerveaux obscurs, sous des cieux affligés,
Avec ta grâce fière et tes gestes légers
Fais survivre en pensée, ô lumineuse Athènes!

Que de tous les pays, par ton charme aimanté,
Vers mon temple et sa plaie auguste, d'âge en âge,
Un long peuple fervent vogue en pèlerinage
Pour fleurir son génie à ta divinité;

Et que, malgré le cap nocturne qui te masque,
Sur l'Acropole d'or, dans le matin vermeil,
Avec les yeux du rêve il voit luire au soleil
La pointe de la lance et l'aigrette du casque!

LA PREMIÈRE ROSE

Grâce du jeune azur et du premier printemps,
Traînant autour de soi l'âme éparse du monde,
Vénus, dont la démarche a le rythme de l'onde,
Passe, le front ailé de ramiers palpitants.

Un rosier, le premier sous les cieux éclatants,
Vers le rayonnement de sa chair rose et blonde
Tourne son cœur gonflé d'une extase profonde
Et comme avec des yeux la regarde longtemps.

Un désir inconnu tout à coup le pénètre :
Quelque chose de frêle et de charmant va naître ;
Aphrodite lui rend son regard et sourit...

Et la plante, qui veut se montrer digne d'elle,
En louant la déesse à son tour devient belle
Et pour lui murmurer : « Je vous aime ! » fleurit !

LA NAISSANCE DE VÉNUS

Le fier adolescent au magique visage,
Ivre d'espace et d'air, de lumière et de vent,
Les cheveux caressés par le soleil levant,
Dissipe sa langueur nocturne sur la plage.

Enfance du matin ! Aurore de l'amour !
Qu'il est triste et charmant, le mal qui le dévore !
Tremblant comme une fleur qui souffrirait d'éclore,
Son cœur s'épanouit à la candeur du jour !

De lointains cris d'oiseaux, prophétiques et vagues,
Passent dans le ciel pâle avec de longs sanglots :
De quel délice amer parlent entre eux les flots?
De quel âpre bonheur s'entretiennent les vagues?

Oh! comme elle est en proie aux rêves précurseurs
Et comme elle est avide et craint ce qu'elle espère,
Sa bouche humide encor du baiser de sa mère,
Et que trouble déjà le baiser de ses sœurs!

O vin de la jeunesse! O puberté sacrée!
Toi qui sais par ta force évoquer l'être cher
Et qui pour un moment transfigures la chair!
Verse sur cet enfant l'illusion qui crée!

Miracle! Ses doux bras s'ouvrent pour la saisir
Et le frisson viril dilate sa narine!...
Comme en Grèce autrefois de l'écume marine
Aphrodite aujourd'hui naîtra de son désir!

LA SIESTE DIVINE

Dans son palais vermeil, sur le mont radieux,
Abreuvé de nectar, ses trois paupières closes,
Jupiter aquilin s'endort parmi les roses,
Fatigué de penser les hommes et les Dieux.

Mais le sommeil a beau fermer ses vastes yeux;
L'antique animateur des êtres et des choses
N'interrompt pas le cours de ses métamorphoses:
Sa sieste est abondante en rêves merveilleux.

Et lorsqu'à son réveil il voit le Minotaure,
Les seins aigus du Sphinx, la croupe du Centaure,
Les neuf têtes de l'Hydre et leurs langues de feu,

Il rit en s'admirant dans les monstres qu'il crée
Et son hilarité juvénile et sacrée
D'un tumulte de joie emplit le gouffre bleu.

AU TOMBEAU D'HYACINTHE

Sous ce saule tremblant gît le jeune Hyacinthe
Qui mourut en sa fleur de la main d'Apollon.
Un artiste inconnu sculpta ce médaillon
Où sa tête d'enfant sourit, de lauriers ceinte.

Apollon de Délos l'aima d'un doux amour
Dans l'énergique élan de sa ferveur première
Et lui dora le front d'un baiser de lumière.
Dont l'éclat survivait à la gloire du jour.

Dans sa chair palpitait la grâce de la vie
Et la sérénité du matin dans ses yeux :
Quand du fils de Latone il partageait les jeux,
Les mères le suivaient d'un regard plein d'envie.

Hélas ! un soir d'orage où le Dieu triomphant
Jouait au jeu de l'arc avec l'ami trop frêle,
Par mégarde frappé d'une flèche infidèle,
Hyacinte exhala sa claire âme d'enfant.

L'Archer désespéré maudit ses lâches armes,
Sanglota comme un homme et, dans le sang vermeil
Traînant à longs soupirs ses cheveux de soleil,
Versa sur le cadavre un lent fleuve de larmes.

Ainsi toute la nuit il pleura tendrement ;
Mais à l'aube, appelé par ses travaux sans nombre,
Il donne en s'éloignant, pour calmer la chère ombre,
A la plus belle fleur le nom de son amant.

Enfants ! si votre cœur au charme de la vie,
Facile et plantureuse ainsi qu'un gai festin.
Préfère le mortel danger d'un haut destin,
Répondez à l'amour du Dieu qui vous convie !

Mais si vous voulez vivre en joie et mourir vieux,
Ayant pris votre part du bonheur de la terre,
Gardez-vous de quitter la route héréditaire
Et ne vous mêlez pas aux mâles jeux des Dieux !

LE SECRET DU SPHINX

Près de Thèbes, la nuit, sous un ciel de tempête
Et de crise, où de noirs nuages orageux
Luttent avec la lune en leurs sinistres jeux,
Baille lugubrement la grotte de la Bête.

Sur le sol abreuvé par le sang des héros
Gisent épars, derniers vestiges de leur rêve,
Des débris de cuirasse et des tronçons de glaive,
Et polis par des dents monstrueuses, des os.

Tout à coup, réveillé par la faim de son ventre,
Ses crins roux de lion sous des ailes d'oiseau,
L'œil aigu plein de flammes vertes, le museau
Vers la lune, le Sphinx se dresse au seuil de l'antre.

Miaulant d'épouvante il a senti courir
Le frisson de la mort le long de ses vertèbres ;
Un pas guerrier résonne au loin dans les ténèbres,
Et le monstre inquiet flaire Œdipe venir.

Mais avant que le fils de Laïus ne débouche
Dans le défilé morne où la Bête l'attend,
Mercure en un éclair fond du ciel éclatant,
Une fleur à l'oreille et le rire à la bouche !

Il danse autour du Sphinx sa danse de clarté,
Lui caresse les flancs de son doux caducée :
« Ah ! Ah ! Ton heure avance et ta gloire est passée !
« Tâche au moins, par les Dieux ! de mourir en beauté !

« Quand tu verras surgir le héros qui devine,
« Rends par ton attitude hommage à Jupiter :
« Au suprême moment souviens-toi que ta chair
« Naquit du songe obscur de la sieste divine !

« Meurs stoïque ! Et que nul ne se doute ici-bas
« Qu'en demandant le mot de ton énigme vaine
« A tous ceux qui tombaient sous ta griffe soudaine,
« Toi-même, ô tourmenteur ! ne le connaissais pas ! »

— Alors, comme emporté par son éclat de rire,
Mercure fend la nuit de son talon ailé,
Et le Sphinx au tournant du sombre défilé
D'Œdipe apparaissant voit les armes reluire.

PAN

O couples qui passez en nouant une ronde
Sous les arbres penchants !
Lorsque vous pénétrez dans la forêt profonde,
Interrompez vos chants !

On entend respirer dans la sylve paisible
Un sommeil ignoré :
Au fond des gouffres verts quelqu'un dort invisible
Dont le rêve est sacré.

De troubler ce dormeur que le Destin vous garde !
Il est encore des Dieux !
Et l'écorce des longs peupliers vous regarde
Avec de vagues yeux !...

LA NAISSANCE D'ARÈS

Héra, déesse enfant, pareille au matin clair,
Dans le calme jardin de sa blanche demeure
Charme de ses pieds nus le gazon qu'elle effleure
Et suit l'ombreux sentier qui descend vers la mer.

D'invisibles Eros dans la fraîcheur de l'air
Lui font plus tendre encor la tendresse de l'heure
Et la brise qui vient à sa rencontre fleure
Un parfum aussi pur que celui de sa chair.

Une rose de Mai, candide, à peine ouverte
Est là qui lui sourit comme une bouche offerte :
La belle enfant la baise et ne la cueille pas.

Mais soudain elle pousse un long cri de détresse,
Car de ce doux baiser de fleur et de déesse
Naît dans le sang Arès, le dur dieu des combats !

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

Cette nuit, j'ai rêvé que les Dieux étaient morts.
Leurs cadavres jonchaient la grève ensanglantée ;
L'Olympe était en feu; l'âme de Prométhée
Revivait dans la flamme et dansait sur leurs corps.

Abandonnant son arc et ses flèches souillées,
Eros seul avait fui dans l'ombre, les yeux fous,
Vers la mer. Il était tombé sur les genoux
Et râlait, battant l'air de ses ailes brûlées.

Sur le rivage noir, loin de l'âcre charnier,
Il râlait, chassé par la flamme sacrilège,
Avec le lourd regard d'un félin pris au piège,
Et premier-né des Dieux, succombait le dernier.

Ainsi que pour mourir un animal se couche,
Prostré dans les varechs, parmi l'odeur des flots,
Il dardait, convulsif et mordant ses sanglots,
Sur l'affreux Océan sa prunelle farouche.

Immobile et muet, il écoutait rugir
Dans sa trompe d'airain la tempête géante,
Lorsqu'il vit tout à coup d'une vague béante
Un peuple furieux de fantômes surgir

Qui, tendant vers son mal des poings inexorables,
Le blasphème à la bouche et la vengeance au cœur,
En se penchant sur lui s'écrièrent en chœur :
« Voilà l'enfant cruel qui nous fit misérables !

« Voilà le Dieu menteur, le Dieu prostitué !
« Femme aux bras des amants, amant aux bras des femmes,
« L'incube et le succube aux caresses infâmes,
« Et pour qui nous avons trahi, volé, tué !...

« O toi que nous servions dans le sang et les larmes,
« En jetant un tapis de crimes sous tes pas !
« Quand tu nous torturais, tu ne prévoyais pas
« Qu'un jour nous te verrions impuissant et sans armes !

« Meurs enfin à nos pieds, Dieu des cœurs parjurés !
« Sur le rivage amer, loin de l'Olympe en cendre,
« Et saigne tout le sang que tu nous fis répandre
« Et pleure tous les pleurs que nous avons pleurés ! »

Ainsi leur âpre voix, mêlée à la tempête,
Retentissait dans l'ombre à travers le brouillard...
Mais Eros, relevant soudain sa jeune tête,
Les enveloppa tous d'un suprême regard.

L'orage s'apaisa. D'ardents nuages roses
Fleurirent le ciel tendre et redevenu bleu.
L'aurore aux lèvres d'or sur le doux front du Dieu
Fit pleuvoir de l'azur un déluge de roses.

L'écume du flot blond chanta comme un oiseau,
Un fier parfum traîna dans la brise marine...
Couvrant de vains baisers la dépouille divine,
Les victimes d'Eros pleuraient sur leur bourreau !

LE MALÉFICE

L'affranchi grec, le beau Bathylle au clair sourire,
Fatigué des ardeurs d'un amour veillissant,
A quitté le palais illustre, délaissant
L'amante échevelée et lasse de maudire.

Par une sombre nuit elle a, dans son délire,
Modelé de ses mains l'image de l'absent
Et, comme dans l'espoir d'en voir jaillir du sang,
De ses épingles d'or percé le cœur de cire.

Au même instant, là-bas, l'oublieux trop aimé,
Se redressant soudain sur le lit parfumé,
S'interrompt de baiser sa nouvelle maîtresse,

Et pâle de terreur écoute dans le vent,
Comme l'appel lointain d'une vie en détresse,
Le cri de la chouette et de l'engoulevent.

MATRES DOLOROSÆ

Europe, Io, Léda, Danaé, Sémélé !
Vous dont le nom répand un parfum d'ambroisie !
O rouges fleurs de sang au calice brûlé !
O vierges dont la chair passive fut choisie
Pour être le plaisir d'un Dieu vite envolé !
Vous dont le nom répand un parfum d'ambroisie,
Europe, Io, Léda, Danaé, Sémélé !

Mes rimes en pleurant baisent votre front pâle,
Martyres aux seins lourds, aux grands yeux douloureux!
O morne proie offerte à la fureur du mâle!
Brebis d'un sacrifice ardent et ténébreux
Dont l'écho fabuleux répète encor le râle,
Martyres aux seins lourds, aux grands yeux douloureux,
Mes rimes en pleurant baisent votre front pâle!

Si vous l'aviez connu, vous l'eussiez repoussé,
Le Dieu qui vous joua par ses métamorphoses!
Ni le cygne au col blanc, ni le taureau dressé,
Ni le viril soleil pleuvant sur vos seins roses
N'ont fait battre d'amour votre cœur offensé!
Le Dieu qui vous joua par ses métamorphoses,
Si vous l'aviez connu, vous l'eussiez repoussé!

Femmes sans votre aveu, puis mères par surprise,
Porteuses de géants dans vos flancs distendus!
Dépouille indifférente au Dieu qui vous méprise
Et n'entend même pas vos sanglots éperdus,
Le malheur vous couronne et le destin vous brise!
Porteuses de géants dans vos flancs distendus,
Femmes sans votre aveu, puis mères par surprise!

La Nuit derrière vous fait un signe à la Mort
Lorsqu'au fond des forêts vous errez solitaires!
Et tandis que là-haut, insensible au remord,
L'amant divin qui songe à de nouveaux mystères
Dans son palais de flamme, ivre de vous, s'endort,
Lorsqu'au fond des forêts vous errez solitaires
La Nuit derrière vous fait un signe à la Mort!

Quand le héros jaillit de vos chaires pantelantes,
Soudain vous retrouvez le père dans l'enfant
Qui déjà vers les Dieux tend des mains violentes
Et gravira bientôt l'Olympe triomphant!
O douleurs sans espoir! ô gésines sanglantes!
Soudain vous retrouvez le père dans l'enfant,
Quand le héros jaillit de vos chairs pantelantes!

Ah! puissiez-vous dormir, et pour l'éternité,
Du sommeil épuisé qui suit la délivrance!
Puisse l'eau magnétique et sombre du Léthé
Recouvrir à jamais de son indifférence
Le long cri maternel que vous avez jeté!
Du sommeil épuisé qui suit la délivrance
Ah! puissiez-vous dormir, et pour l'éternité,

Sous mes rimes en pleurs baisant votre front pâle!
Ah! puissiez-vous dormir sans rêves, pour toujours,
Loin du maître lascif et des pièges du mâle,
Porteuses de géants, martyres aux seins lourds
Dont l'écho fabuleux répète encor le râle!
Ah! puissiez-vous dormir sans rêves, pour toujours,
Sous mes rimes en pleurs baisant votre front pâle,

Europe, Io, Léda, Danaé, Sémélé!
Vous dont le nom répand un parfum d'ambroisie!
O rouges fleurs de sang au calice brûlé!
O vierges dont la chair passive fut choisie
Pour être le plaisir d'un Dieu vite envolé!
Vous dont le nom répand un parfum d'ambroisie,
Europe, Io, Léda, Danaé, Sémélé!

1 Le Faune dansant

Loin de la foule des statues,
Dans un tourbillon de clarté,
Un faune aux oreilles pointues
Danse la danse de l'été.

Aux jours de la fable, en Sicile,
Il naquit, produit singulier,
D'une déesse un peu facile
Et d'un fauve trop familier.

2

Son corps qui nous offre une fête
Mêle en son jeu capricieux
La sombre beauté de la bête
À la claire beauté des dieux.

Ses jambes souples et ses hanches
Qu'emporte un tournoiement sans frein
Et son sourire aux lèvres blanches
Nous obsèdent comme un refrain.

3

Ce petit faune qui s'enivre
de vitesse et de changement
Célèbre le désir de vivre
De la nature en mouvement.

Ainsi que le ramier roucoule,
Que le blé lève et l'astre luit,
Que le feu flambe et que l'eau coule,
Que le son vibre et l'heure fuit,

4

La flûte à la bouche, il jubile
En dansant son ébriété,
Et semble parfois immobile
A force de rapidité.

Aspirant l'odeur de la terre
Des plantes, des flots et du vent,
Il a l'air, dansant solitaire,
D'être le vertige vivant!

5)

Dieu dédaigné, presqu'anonyme,
Loin des dieux aux noms éclatants,
La force obscure qui l'anime
Vivra jusqu'à la fin des temps.

Il dansait quand, né de l'aurore,
Les Immortels peuplaient l'éther:
Il dansait, il dansait encore
Quand du ciel tomba Jupiter.

6

Dans la solitude profonde
Il dansait au creux d'un ravin
Quand la Croix jeta sur le monde
L'ombre de son geste divin.

Sa danse agile
Il dansera ~~Sa danse agile~~,
Lorsque les ensevelisseurs
Feront du dieu de l'Evangile
L'égal de ses prédécesseurs.

7.

Il danserа, force indomptable,
Quand les dieux de demain naîtront,
Et puis à l'heure inévitable,
Il danserа quand ils mourront.

Sa constance, impudique exemple,
~~Fait naître~~ Suscite par son seul aspect
Dans le collège et dans le temple
L'indiscipline et l'irrespect.

8

Et par sa ~~La folle~~ gambade ironique
Il enseigne d'un ~~[illegible]~~ geste osé
Le mépris de la règle unique
Et le l'ordre réalisé.

C'est la matière inasservie
Se moquant du maître vaincu,
Le bondissement de la vie
Par dessus ce qu'elle a vécu!

89

C'est la tentation du sage,
La route des contemplateurs
L'autre face, l'autre visage,
Et l'éternel contradicteur.

L'ardeur des forces primitives
La volonté des éléments,
Et sous les formes fugitives,
Le jeu des recommencements.

8

10

Danse, ô petit faune anonyme
Loin des dieux aux noms éclatants,
La force obscure qui t'anime
Vivra jusqu'à la fin des temps!

Danse, ô danseur aux belles jambes
Comme les flots, comme le vent,
Comme les rapides ïambes,
Danse en rond, vertige vivant!

11

Danse sur les os abolis,
Jusqu'au soleil des derniers soirs,
Sur nos rêves, sur nos folies

Sur nos orgueils et nos espoirs,
Jusqu'au moment où notre globe
Inclinera vers le néant,

Danse sans couronne ni robe,
Danse au bord du gouffre béant

12/

Danse encor, force à l'agonie
Danse dans un suprême effort,

au seuil de la nuit infinie

La pâle danse de la mort

Intercaler ici La Faune d'argent

LA PLAINTE D'AMPHITRITE

J'ai surpris ton secret, ô jeune homme anxieux !
Toi que l'on voit, à l'heure où la lune se lève,
Menant ta solitude avec toi sur la grève,
Dans mes brouillards marins plonger tes sombres yeux.

Ce qui t'attire, hélas ! ce ne sont pas mes Dieux
Dont l'apparition éblouissante et brève,
Le fier trident au poing, sur des conques de rêve,
Emplit mes vrais amants d'un délire pieux;

Ce ne sont ni mes astres verts, ni mes tempêtes,
Ni mes dauphins joueurs, mêlant leurs folles têtes
Au sillage écumeux des rapides vaisseaux ;

Non ! c'est un souvenir d'alcove qui t'obsède :
Par les soirs orageux, dans le vent souple et tiède,
L'âcre odeur de Vénus nage encor sur mes eaux !

LE CRUEL ÉTÉ

L'Été royal, le fauve et despotique Été,
Serre en ses poings ardents le monde qu'il accable
La vie est suspendue et le ciel implacable
Vêt la terre et les bois d'un linceul de clarté.

L'homme dort pesamment. Rien n'aime, rien ne pense.
Tout flambe. Tout se tait. Là-haut, le désert bleu
D'où le profond soleil, comme un gouffre de feu,
Répand d'un seul flot d'or l'angoisse et le silence.

Pas une aile d'oiseau. Pas un souffle d'air pur.
Pas un rire de source à la bouche de l'antre.
Les poissons échoués gisent, montrant leur ventre.
La lumière et la mort s'accouplent dans l'azur.

O Zeus! Ton aigle roux s'est dressé dans son aire!
Le vaste ciel n'est plus que l'éclair de tes yeux!
Tu fronces tout à coup tes sourcils radieux
Et l'abîme muet s'emplit d'un long tonnerre!

Le cimetière des Dieux

Près du palais de Zeus, sur le mont radieux,
Il est un lieu désert, plein de silence et d'ombre,
Que les feux du festin rendent encor plus sombre:
Parle bas, car c'est le cimetière des Dieux.

Figés dans le dernier geste de la défaite,
Ils gisent là, vaincus par des enfants ingrats:
La mousse aux noirs baisers ronge leurs vastes bras,
Et la Mort les a faits de marbre sur ce faîte.

Désertés de l'esprit qui les avait conçus,
L'oubli de toutes parts les enveloppe: l'homme

2/

Créateur ignorant, lui-même ne sait plus
Quel est le nom mystérieux dont on le nomme!

Parfois pourtant il croit le retrouver: alors
Une rayure ruisselle de leur bouche exhalée;
Un rêve obscur émeut leur masse colossale;
Le sang fier se répand de nouveau dans leurs corps.

Et pendant un éclair de la nuit taciturne,
Grâce à ce souvenir réveillé du néant,
Le plus jeune des dieux endormis là, Saturne
Se redresse à moitié sur son coude géant.

Intercaler ici le Cimetière des Dieux.

LES VOIX CIMMÉRIENNES

Jeune héros! Arrête! Et puisque Jupiter
T'a permis d'aborder ces rives,
Dans la funèbre nuit et le brouillard amer
Tends l'oreille à nos voix plaintives!

Ne nous fais point de mal! Foule d'un pied songeur
Et léger la noire prairie!
Elle vit sous tes pas, car tout, ô voyageur!
Est plein d'âmes en Cimmérie.

Tout, le gazon sans fleurs, les arbres soucieux,
Les mornes flots du fleuve sombre,
Les rochers, l'air épais qui t'oppresse, les cieux,
Tout vit et te parle dans l'ombre.

Notre vol féminin frôle ton front charmant
Et notre plainte entrecoupée
Suit d'un mystérieux et long roucoulement
Le mâle vent de ton épée.

Arrête! O voyageur! Ne reconnais-tu pas
Dans les soupirs et les prières
De ce dolent essaim qui t'implore tout bas
De vieilles voix familières?

Tes aïeux redoutés, ta mère au cœur fervent,
Tes amis tombés sous le glaive
Et les filles de roi dont les yeux si souvent
D'un regard étoilaient ton rêve?

Ne les entends-tu pas? Leur vol se fait plus lent...
Quelle est donc cette âme qui pleure
Et voudrait se poser comme un baiser tremblant
Sur ta jeune chair qu'elle effleure?

Elle a fui, mais sans trève, à travers les halliers,
Autour de ta grâce d'éphèbe,
Gémissent dans l'horreur de la nuit, par milliers,
Les sombres ramiers de l'Erèbe.

O jeune et beau guerrier! Arrête! Écoute-nous!
Pitié! Souviens-toi dans ton âme
Que les cœurs les plus fiers sont aussi les plus doux
Et que tu naquis d'une femme!

Ce que nous regrettons dans ces funèbres lieux,
Parmi ces obscures ramées,
Depuis que l'âpre Mort d'un geste impérieux
Glaça nos paupières fermées,

Ce n'est pas le vin lourd qui dort dans nos celliers,
Les coffres pleins d'étoffes rares,
Ni les coupes d'argent, ni tes durs boucliers,
Ni les dépouilles des barbares,

Non! pas même l'orgueil d'être un chef indompté
Qui, suivi d'amis intrépides,
S'en va porter au loin le nom de la cité
Sur ses chars et ses nefs rapides,

Mais la fête du ciel, de la terre et des eaux,
La caresse éparse des choses,
Les ailes dans les bois, le vent dans les roseaux,
L'éternel miracle des roses,

Mais de ne plus jouir de la beauté du jour
Ni du profond baiser qui laisse
A la pourpre du sang une saveur d'amour
Sur les lèvres de la jeunesse!

Arrête! O voyageur! Ne nous écrase pas!
Et si notre sort t'apitoie,
Sans attendre un instant retourne sur tes pas
Vers la lumière et vers la joie!

Et dès que tu verras de l'océan lointain
Naître les îles bien-aimées,
Et de leurs toits rêveurs dans l'azur du matin
S'élever les blondes fumées,

Descends comme un voleur sur le sable marin;
Puis dans l'herbe éclatante et verte
Va-t-en vite cueillir d'une pieuse main
La première fleur entr'ouverte!

Et quand le tendre chœur des vierges aux doux bras
Viendra jouer sur le rivage,
A la première enfant que tu rencontreras
Donne à baiser la fleur sauvage!

Puis regagne ta nef, et, puisqu'il plaît aux Dieux
De protéger ta jeune tête,
Reviens, ô voyageur! en ces funèbres lieux
Parmi la foudre et la tempête!

Reviens! Et laisse-nous dans l'ombre, à notre tour,
Respirer d'une âme ravie
Pour la dernière fois le parfum de l'amour
Et la fraîche odeur de la vie!

LE VIOL

La ville est prise ! Le soir tombe : un palais brûle.
La flamme au front des tours tord ses cheveux dressés.
L'odeur du sang se mêle au râle des blessés
Et l'appel des clairons perce le crépuscule.

Des coups de feu lointains ; puis, dans l'obscurité
Et dans le long silence anxieux, un bruit d'armes...
Une fuite d'enfants et de femmes en larmes,
Et derrière leurs cris, un pas précipité...

Un Dieu vertigineux naît dans les cœurs farouches :
Ivre d'horreur, Arès, échappé du combat,
A bondi sur sa proie et le fer qui s'abat
Dans la chair pâle et blonde ouvre d'horribles bouches !

Que la victoire est douce avec ses bras sanglants !
Que les noces des soirs de massacre sont belles !
La blessure et la bouche ont des lèvres jumelles
Et l'Amour et la Mort font les mêmes yeux blancs !

version nouvelle

Art Poétique

Ecoute l'Esthète avec ironie !
=
Ris de son jargon qui te fait pitié !
Le talent tout seul n'est pas le Génie ;
Non ! mon cher enfant, c'en est la moitié !

Brandis, si tu peux, la Lourde Massue,
Mais tâche avec art cacher ton effort !
Etre violent n'est pas être fort :
Jamais, quoi qu'il fasse, Apollon ne tue.

Le Cœur par l'esprit doit être éclairé.
Sans avoir cherché, personne ne trouve.
La difficulté que ton verbe éprouve
Ne la nomme pas délire sacré !

Tout rugit dans la nature et dans l'âme humaine
Contient en puissance un peu de beauté :
Tout flot porte en lui l'Anadyomène
S'il est dans ton jour d'écume argentée.

Un mot, un regard, un geste, un Sourire
Expriment en entier l'objet contemplé
Compte-t-on les grains d'un épi de blé?
Quand on a tout dit, on n'a rien su dire!

Du stub-conscient "Soi émerveillé!
Nul ne te défend de chanter ton rêve;
Mais il faut, mon fils! être réveillé
Lorsque ton labeur le fige et l'achève.

Inventer est bien, mais aider vaut mieux.
Pourtant que ton vers ramène un vers, ose!
Mais le vieux est neuf, le neuf est bien vieux
Et ne t'en va point découvrir la prose!

Apprends à choisir: tout le reste est vain!
Recherche le style et fuis la manière!
Et retiens ceci: le vrai don divin
C'est la force souple et la pâte fière.

Puis si le Pédant plein de vanité,
Te dit: „Qu'est-ce donc que la Poésie?"
Soulevant ta toque avec courtoisie,
Réponds à mi-voix: „Mon volupté!"

remplacer par la version manuscrite ci jointe

ART POÉTIQUE

~~Ecoute l'esthète avec ironie !~~
Ris de son jargon qui te fait pitié !
Le talent tout seul n'est pas le génie ;
Non, mon cher enfant, c'en est la moitié.

Brandis, si tu peux, la lourde massue,
Mais sache avec art cacher ton effort :
Être violent n'est pas être fort ;
Jamais, quoi qu'il fasse, Apollon ne sue !

Apprends à choisir : tout le reste est vain.
Recherche le style et fuis la manière;
Et retiens ceci : le vrai don divin
C'est la force souple et la grâce fière !

GANYMÈDE

Mais si je veux jouer, qui jouera
avec moi? LUCIEN.

A la table des Dieux, le naïf enfançon
Dont la claire beauté procure à tous la joie,
Ganymède que l'aigle a choisi pour sa proie
Débute en remplissant l'office d'échanson.

Sur ses lèvres de fleur palpite une chanson.
Sa simplesse attendrit le festin qui flamboie :
Aphrodite le flatte et Mercure le choie
Pour avoir sans erreur retenu sa leçon.

Soudain distrait, l'enfant ne verse plus à boire
Et Zeus, qui sourit dans sa large barbe noire,
Lui dit : « N'es-tu donc pas heureux en ce palais ?... »

— « Si ! lui répond l'enfant de sa voix cristalline,
Mais j'aperçois là-bas, au flanc de la colline,
Deux pâtres, mes amis, jouer aux osselets ! »

UNE IMAGE D'ANACRÉON

Tu fuis, par dédain pour mes cheveux blancs,
Parce que ta chair a l'éclat des roses !
Mais au bord de l'eau vois ces lys tremblants :
Comme ils sont beaux, mêlés aux roses !

LE PIÈGE

Eros cruel et doux d'un geste impérieux
Ordonne qu'à ses pieds divins je m'agenouille :
De tout ce qui fut moi le maître me dépouille,
Me baise sur la bouche et me bande les yeux.

Puis saisissant ma main, sans parler, d'un coup d'aile
Il me traîne à sa suite en un élan si prompt
Que je sens retomber en flammes sur mon front
La chevelure d'or de sa torche immortelle !

Il m'entraîne et sa course écrase par milliers
Les lèvres et les fleurs d'invisibles rosiers
Dont l'haleine se mêle à des soupirs de flûte.

Mais plus loin c'est la mer !... Assez ! Lâche ma main !
Arrête ! Le sol manque ! Arrête !... — Et c'est soudain
Le vertige du gouffre et le vent de la chute.

LES PAONS DE JUNON

Dans le jardin des Dieux, sous la chaude clarté
D'un couchant somptueux comme le paysage,
Junon, la fière épouse à l'opulent corsage,
Promène gravement l'orgueil de son été.

Ses femmes ont paré sa robuste beauté
Pour l'époux qui, ce soir, revient d'un long voyage ;
Mais un soupçon jaloux de son puissant visage
Altère la noblesse et la sérénité.

Et voici que là-bas, dressant sa tête altière,
Jupiter, drapé dans sa cape de lumière,
Vers l'Olympe attentif marche d'un pas égal,

Lorsqu'en l'aperçevant, sur la terrasse bleue,
Les paons avertisseurs, ouvrant leur large queue,
Poussent un aigre cri, strident et conjugal.

A LA SICILE

(1909)

Belle île où la première idylle fut écrite
Entre l'azur du ciel et l'azur de la mer !
Sicile des bergers que chanta Théocrite,
Quel coup du sort te navre en ton printemps d'hiver !

Que le deuil est cruel dans la splendeur des choses !
Sous la douce clarté quel funèbre réveil !
L'âcre odeur du charnier et l'haleine des roses
Montent d'un souffle égal vers l'indolent soleil.

Sous son temple écroulé, l'Amour, l'aile blessée,
En vain pour s'envoler fait de sanglants efforts...
Monstrueuse à ses fils la terre convulsée
D'elle-même, en s'ouvrant, ensevelit les morts.

O mère douloureuse et figée en statue,
Qui couvres de ton corps tes enfants atterrés,
Comme une Niobé vers l'archer qui les tue,
Tu lèves vers ton Dieu tes bras désespérés !...

Belle île dont le nom est si cher à la Lyre
Pour les rêves cueillis à tes lauriers en fleur,
Salut ! Ton agonie, ô belle île martyre !
Ajoute à ta beauté la beauté du malheur !

LA NOSTALGIE D'OVIDE

O poète en exil dont la verve s'éteint !
Chevalier pâle et triste, Ovide, tendre Ovide !
Comme le temps se traîne et que la vie est vide
Loin de la Ville illustre et du mont Palatin !

Hélas ! Le spectre blanc de ton dernier matin
Se lève dans le ciel lourd de neige livide,
Et sentant se briser ton pauvre cœur avide,
Tu meurs, les yeux tournés vers l'horizon latin !

O doux patricien dont les rimes lassées
Battent l'air étranger de leurs ailes glacées,
Salut ! Ma solitude a pitié de ton mal !

Mais je sais un chanteur dont la souffrance est pire :
Auguste ne l'a point banni de son empire
Et c'est un exilé dans son pays natal.

Intercaler ici Le pays du marbre

LES LITANIES DE MERCURE

O petit-fils d'Atlas et fils de Jupiter !
O flamme hermaphrodite éparse dans l'éther !
Ecoute-moi !

O volonté des Dieux, force souple et rusée,
Semblable aux doux serpents de ton beau caducée !
Affermis-moi !

O message vivant dont la terre et les eaux
Admirent les talons pareils à des oiseaux,
Avertis-moi !

Doux alcyon de l'air dont les brises amies
Bercent pour un moment les ailes endormies,
Caresse-moi !

Verve des Immortels, leur caprice et leur jeu.
Qui jaillis de leur arc, flèche aux barbes de feu,
Excite-moi !

Toi, le nerf de la guerre et l'or de l'escarcelle,
La ressource infinie et l'aide universelle,
Protège-moi !

Révélateur de joie, ô Dieu double et charmant,
Moral comme un outil et comme un instrument,
Enseigne-moi !

O toi qui nous apprends, dans un éclat de rire,
Le geste qu'il faut faire et le mot qu'il faut dire,
Inspire-moi !

Toi dont le doux danser mêle en ses entrechats
La minceur d'Arlequin à la grâce des chats,
Soulève-moi !

Toi qui présides aux tours d'adresse et qui arques
Les jambes des jongleurs et des gymnasiarques,
Assouplis-moi !

Toi qui, dans les tripots, d'un doigt preste et moqueur
Fais du pique du trèfle, et du carreau, du cœur,
Amuse-moi !

Toi dont le corps léger, baisé par Perséphone,
La nuit s'enroule autour des fils du téléphone,
Enchante-moi !

Toi qui, dans leurs marchés fleurant l'ambre et le suif,
Dresses l'Arménien à filouter le juif,
Réjouis-moi !

Dieu furtif, qui dans l'ombre où glissent tes chaussures
Endors les chiens de garde et charmes les serrures,
Rassure-moi !

Magicien fringant, vif comme un nœud d'anguilles,
Obligeant procureur de rimes et de filles,
Seconde-moi !

Diplomate fertile en arguments adroits,
Qui démontres si bien que deux et deux font trois,
Prémunis-moi !

Toi qui dans l'agora sonore de harangues
Souffles les orateurs dont tu dores les langues,
Exerce-moi !

Maître du subterfuge et roi de l'entregent,
Gambade, alacrité, malice, vif-argent !
Affine-moi !

Toi, l'esprit de finesse et le goût d'ironie
Qui seuls peuvent donner du talent au génie,
Allège-moi !

Prière.

O Dieu svelte coiffé du capet des bergers !
Si tu m'as reconnu parmi les étrangers
Et si mon chant, malgré ses faiblesses, t'agrée,
Incline sur mon front ta baguette sacrée
Et pour récompenser celui qui te comprit
Délie en même temps mon corps et mon esprit !
D'un cœur compatissant accueille ma demande :
Délivre mon parler de la lourdeur flamande
Et préservant mes vers du jargon redouté
Donne-moi la maîtrise avec la liberté !

HYMNE A EROS

Eros ! ô Dieu sans qui tous les Dieux ne sont rien !
Toi qui lis dans le cœur des hommes, tu sais bien,
Maître voluptueux, que mes strophes fidèles
Empruntent leur cadence au rythme de tes ailes
Et leur secrète ardeur à ton mâle flambeau ;
Tu sais, Prince du feu ! qu'un jour de mon tombeau,
Où rêvera ma cendre exempte d'amertume,
Jaillira vers ton temple une flamme posthume ;

Eros ! ô Dieu sans qui les autres ne sont rien !
Force du monde ! Fleur des races, tu sais bien
Que parmi tout l'encens que te brûle la terre
Le mien est le plus pur et le plus solitaire,
Que je ne t'offre pas un culte partagé,
Que ta forme multiple est le seul Dieu que j'ai,
Tous les autres n'étant qu'un reflet de ta grâce !
Maître jeune et charmant que j'invoque à voix basse
Et qui réponds parfois à ton nom murmuré,
Dieu qu'on a mal compris, qu'on a mal adoré,
A la grandeur de qui l'on fait la part petite
En ne louant en lui que le fils d'Aphrodite !
Tu le sais bien, Eros ! maître jeune et charmant,
O roi du sortilège et de l'enchantement,
Si d'aveugles rimeurs, captifs de l'ombre noire,
Ignorant ton essence, ont méconnu ta gloire
Et t'ont représenté comme un archer banal
Qui transperce les cœurs d'un geste machinal,
Interprête oublié du mystère et des rites,
Moi seul t'ai célébré comme tu le mérites,
Eros ! Rêve innombrable ! Innombrable soupir !
Baiser toujours tendu de l'éternel désir
Vers la claire beauté des êtres et des choses !
Qui vis dans notre joie à respirer les roses,

A caresser le col des souples alezans,
Eros ! dans la fraîcheur des longs muscats luisants,
Dans le velours chanteur des douces voix pâmées,
Et par les soirs en fleur, sous les sombres ramées,
Dans la rencontre, Eros ! de deux bouches d'amants !
O prince du délice et des ravissements,
Eros ! Charme du ciel, de la terre et de l'onde,
Torche à la crête d'or, illusion du monde,
Lumière faite enfant, ô volupté des Dieux,
Irrésistible attrait, aimant mystérieux,
Toi qui sais, en rendant magiques les ceintures,
Incliner à tes fins toutes les créatures,
Et verser de tes mains aux suaves reflets
Une ombre de beauté sur les fronts les plus laids !
O transfigurateur des apparences vaines,
Toi, le lait de nos corps et le sang de nos veines,
Souffle de nos poumons, ressort de nos genoux,
Flamme en qui nous vivons, flamme qui vis en nous,
Archer voluptueux aux lèvres toujours fraîches,
Toi qui n'as pas d'autre arc et n'a pas d'autres flèches
Que notre argile avide et nos sens embrasés !
O toi, notre génie ! ô toi, nos lents baisers !
Qui m'écoutes parfois d'une oreille lointaine,
Si parmi cette foule ingrate et puritaine

Dont l'avarice d'âme et l'obscène pudeur
Font un dieu sans amour de leur propre laideur,
J'ai réappris ton culte à la lyre endormie,
Si mon labeur évoque une pensée amie
Dans le cœur indulgent du Dieu que j'ai chanté,
Eros ! accorde-moi, comme un prix mérité,
Que mon soleil couchant ressemble à mon aurore,
Et que, t'ayant chanté, ma voix te chante encore,
Que rien de la splendeur de ce monde sacré
A mes yeux restés vifs ne soit décoloré,
Et dans mon âge mûr prolongeant ma jeunesse,
Que de moi-même encor tous les jours je renaisse
Pour louer ta beauté trouvant des vers nouveaux,
Et quand voudra la Mort arrêter mes travaux,
Sans déclin ni faiblesse, en proie aux nobles fièvres,
J'expire en souriant, ton doux nom sur mes lèvres !

La Frise empourprée.

La Frise empourprée 9
Pallas Vengée 11
La Première Rose 17
La Naissance de Vénus 19
La Sieste divine 21
Au Tombeau d'Hyacinthe 23
Le Secret du Sphinx 27
Pan. 31
La Naissance d'Arès 33
Le Triomphe de l'Amour 35
La Maléfice 39
Matres Dolorosæ 41
La Plainte d'Amphitrite 45
Le Cruel Été 47
Les Voix cimmériennes 49
La Cimetière des Dieux 105
Le Faune Tanagra

Le Viol 55
Art poétique 57
Ganymède 59
Une Image d'Anacréon 61
Le Piège 63
Les Paons de Junon 65
A la Sicile 67
La Nostalgie d'Ovide 69
Les Litanies de Mercure 71
Hymme à Eros 77

le pays de marbre

Le Sang des Roses.

Le Miroir 83
La Fausse absence 85
La Vraie absence 87
La Lune sur les Roses 89
Nuit de province 91
Le Portrait de Philippe Wharton 93
La Nuit de la Saint-Jean 97

Eros et Psyché

Eros et Psyché

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

André (Paul). — *Contes de la Boîte*, 1902. In-8°; illustré de cinq planches, d'après les dessins originaux de Maurice Romberg . . 3 50
André (Paul). — *Vieilles amours*, 1896. In-12 . . . . . 3.50
Bonmariage (Sylvain). — *Fleurs de vie*. Poèmes, 1907. In-12. . 3.50
Bouché (Ferdinand). — *Chrysalides*, 1910. In-12. Édition du Masque 3.00
Daänson (Edouard) — *Frédégonde*. Tragédie Shakespearienne en cinq actes, 1906. In-12 . . . . . 2.00
Daänson (Edouard). — *Les poèmes vivants*, 1906 In-12. . . . 2.00
Daänson (Edouard) — *Le Nain-Jaune*, comédie satirique en cinq actes, et en vers, 1909. In-8° 3.50
Delacre (Jules). — *Les roses blanches*. Poèmes, 1906. In-18 . . 2.00
Delacre (Jules) — *L'offertoire*. Poésies, 1905. In-12. . . . . 2.00
Delattre (Louis). — *Avril*, 1908. In-12 . . . . . 3.50
Delville (Jean). — *Le frisson du sphynx*. Poésies, 1897. In-8° . 3.00
Delville (Jean). — *Le mystère de l'Evolution ou de la Généalogie de l'homme d'après la Théosophie*, 1905. In-8°. 2.00
Dominique (Jean). — *Les Enfants et les Livres*. (Conférence), 1911. In-12 Edition du *Masque*. 2 00
Gilkin (Iwan). — *Savonarole*. Drame, 1906. In-12. Ouvrage ayant obtenu le prix quinquennal de littérature dramatique . . . 3.50
Gille (Valère). — *La Corbeille d'octobre*. Poésies, 1902. In-8°. . 3.00
Gille (Valère). — *Le joli mai*. Poésies, 1905. In-8°. 1.25
Goffin (Arnold). — *La légende de Saint-François d'Assise*, écrite par trois compagnons, publiée pour la première fois dans sa véritable intégrité par les RR. PP. Marcellino da Civezza et Teofilo Domenichelli, O. M. — Traduction, introduction et notes d'Arnold Goffin, 1902. In-12 . . . . . 3.50
Hellens (Franz). — *Massacrons les innocents*. Pièce en un acte, ornée d'un dessin de Georges Lemmen. In-12. Edition du *Masque* 2.00
Jottrand (Lucien). — *Croquis du Nord* (Nordland-Finmark — Spitzberg). In-12. . . . . 3.50
Piérard (Louis). — *En Wallonie*. Orné de trois dessins de Jacques Ochs — André Blandin — Pierre Paulus, 1911. In-12 . . . 3.00
Spaak (Paul). — *Kaatje*, 1908. In-8° 3.50
Spaak (Paul). — *La Madone et la Dixième Journée*, 1908. In-8°. 3.00
Spaak (Paul). — *Voyages vers mon pays*. Poésies, 1907. In-12 . 3.50
Verhaeren (Emile). — *Les lettres françaises en Belgique*, 1907. In-8° 1.00
Vermeylen (Aug.). — *Les lettres néerlandaises en Belgique depuis 1830*. In-8° 1.00